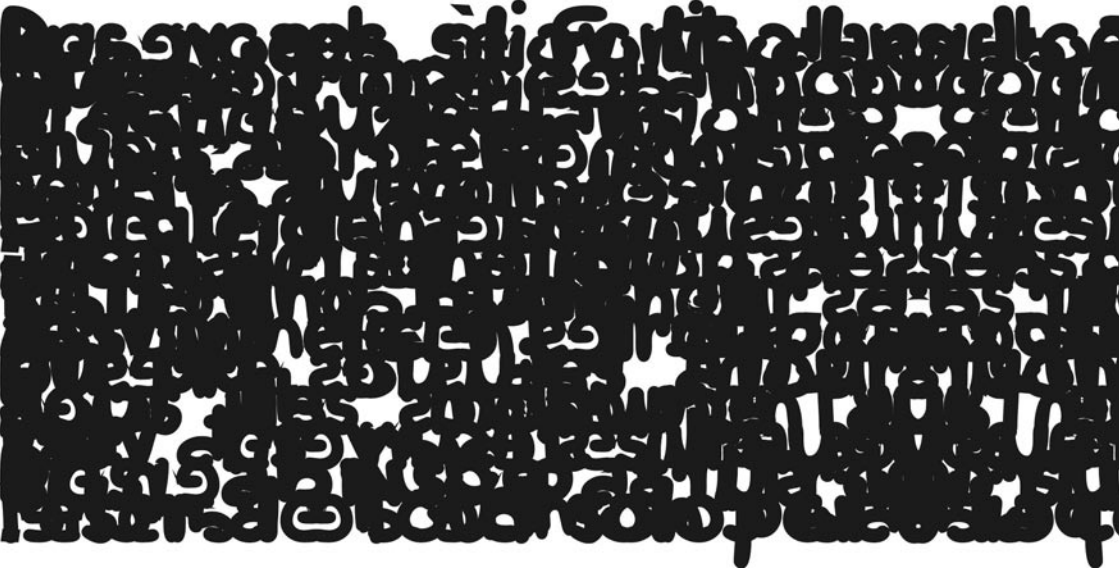


Gilbert Bourson

# Joie rouge



illustré par Valérie Constantin

Le chasseur abstrait éditeur

*ada*<sup>collection</sup>





**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-058-5

EAN: 9782355540585

Dépôt Légal: mars 2009

**Copyrights:**

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON  
JOIE ROUGE

préfacé par Pascal Leray  
illustré par Valérie Constantin



Gilbert BOURSON

JOIE ROUGE



Le chasseur abstrait éditeur





## Préface

### « CRUELLES FOUGÈRES »

*Divagation sur un livre de Gilbert Bourson et Valérie Constantin*

Ce livre est le lieu d'un trafic sans intermédiaire et aux multiples flux. Nous entrons dans l'espace alvéolaire de la réalité, espace que décrit merveilleusement Valérie Constantin dans sa *réponse* à Gilbert Bourson, à partir du poème lui-même, qu'elle détourne à son compte. La lettre devenue matière du dessin, l'artiste explore les densités à l'intérieur d'un espace doublement articulé par le poème, rend des bribes, des commencements du texte qu'elle enveloppe, décrit la partition d'un orchestre inouï. C'est un dialogue venimeux qu'avec Gilbert Bourson elle livre. Il prolonge et développe une démarche dont le lecteur du *Chasseur abstrait* a pu apprécier d'autres brûlants points d'impact – des collaborations avec Robert Vitton et Marta Cywinska au *Paillasson de vie*, oeuvre multimédia réalisée avec Jean-Claude Cintas et Patrick Cintas (texte et musique). C'est dans l'acception pleine du mot qu'il faut voir ce livre comme un livre d'artiste.

Le geste initial qui donne son univers formel à la série entière part d'un principe qui pourrait bien avoir des conséquences désastreuses : la poésie, en effet, n'a guère besoin d'illustration. L'arbre, la plaine du poème ne sont pas les éléments de la nature dont l'image se forme en nous quand nous les prononçons. Le dessin qu'on voudrait en déduire serait bien carcéral. Toute la modernité s'est attelée (depuis Wagner, peut-être) à tenter une synesthésie non sur la base de la ressemblance – *Ut pictura poesis* –

mais sur le principe que l'on retrouve dans le jeu des couleurs : la complémentarité. Et s'il faut donner de cette approche une image musicale, c'est bien évidemment le contrepoint qui nous paraît la métaphore la plus évidente. Voici un livre contrapunctique. On le lira dans la vitesse de ses enchaînements paginaux. Il se prolongera dans sa lenteur alvéolaire. La poésie et l'art sont des royaumes d'abeilles.

Ainsi l'artiste s'est-elle posée non sur un seul pétale mais sur toute une poésie aussi attirante que rétive à l'image visuelle. « Joie rouge » de Gilbert Bourson nous entraîne certes au seuil du visible. Le rouge y est si constant. Pas seulement lui, d'ailleurs. Mais cette couleur, qui est assurément l'un des fils métaphoriques les plus nouveaux de ce recueil, n'est pas le rouge incendiaire de la dernière toile de Nicolas de Staël, ce n'est pas – même si l'on me contestera peut-être sur ce point – le rouge du sang qui coule et peut-être pas non plus le rouge de l'aube qui répond au crépuscule, heure propice s'il en est. Ce rouge est arc-en-ciel, il comporte en lui toutes les nuances et les contrastes que le monde ne connaît pas encore (la « couleur bovary », par exemple). « Quand c'est vert, c'est pas rouge », explique une voix dans un poème urbain, « ville de la banlieue ». Le poème traverse hors des clous, de toutes façons ; il jette ses propres feux. Le rouge qui conduit l'ouvrage est un rouge multiple ; il a d'abord la couleur de la voix.

« Car la beauté est un tourment qui donne vie » (20/05/07 – *La saison des saisons*) : cette *joie rouge*, sinon « écarlate », dit la puissance déchirante de la vie dans sa beauté et sa violence. Nous sommes au seuil d'apocalypses intimes, comme en témoigne l'ouverture du livre. Nous traversons une existence de *perdrix*, où le soleil, ce vieillard, « déboule » et nous « écorche », où « la lumière s'englu », où le vent bégaie les « phrases d'un discours sur l'envolée », où « la joie urine pour marquer / son territoire ». Le poème emprunte « le visage d'Achab », celui de Jonas : il esquisse un récit d'expérience, « le roman feuilleton de sa vie » (*le vieillard aux pieds en dehors ou chacun son triangle des bermudes*),

l'histoire intime d'un regard qui n'ignore pas que « les murs sont aussi des forêts, des vallées/ Où circule le monde, où la pensée respire » (19/11/07 – *De l'utilisation des fleurs*). Il fait du monde le tremplin vers un *tu* qui se révèle dans sa perte, même. Il est certainement quelque chose comme ce

*Soc-diapason qui fait germer les petits temps  
De joie sur le vert-vif où court la perte sous  
Les doigts de ta voix, prophétie et douceur  
Dans la crinière hirsute du temps sans douceur;  
(Les bartavelles)*

mais ce *tu*, de perte en perte et en proie lui aussi aux « si-magrées du réel », aux « fenêtres bidon », est bien seul ce qui peut « rabat(tre) son caquet au ciel ». Eh bien, monsieur Gilbert Bourson, il n'y a pas que vos merveilleuses *passagères* qui ont les « jambes orangeuses » ! Nous ne sommes pas ici dans le laboratoire aux murs immaculés et aux fioles nombreuses d'une poésie qui se serait rendue programmatique. Elle dit le jour. L'espace d'une vie. Un tremblement de monde où le temps magicien s'étire et se contracte imprévisiblement,

*Où grince le fauteuil de la mer assoiffée,  
Cependant que se plient les genoux du langage  
Sur l'herbe du corps dont la seule utopie  
Est le pré et cet in extremis de l'ondée.  
(24-25/11/07 – La pluie)*

À ce point, me vient une idée saugrenue. Il m'apparaît en effet évident que Gilbert Bourson réalise, à travers cette ponctuation du jour par le poème, une assimilation esquissée par un poète éloigné de telles vues et en cessation de poésie, Denis Roche. Gilbert Bourson n'a pas troqué, et nous l'en remercions, sa plume pour un appareil photographique. Avec lui, le rapport entre les deux disciplines s'inverse. La poésie – si elle connaît l'intenable, l'insoutenable, l'in... – est tout sauf « inadmissible ». Elle est vitale. Gilbert Bourson nous apparaît plutôt comme un

de ces photographes tels qu'ils existaient au XIXe siècle. Non pas un technicien du voir sur argentique mais le porteur d'une transmission exceptionnelle, sans équivalent. Des tribus indiennes de l'Amérique du Nord au patrimoine de la photographie ouvrière dans la première moitié du XXe siècle, des témoins nous ont offert un trésor pictural unique dans l'histoire de la représentation, à mi-chemin des « beaux-arts » et de la prolifération contemporaine de l'image. Tel, le poème est peut-être ce point où « l'on a disparu regardant le tableau » que l'on est devenu. Gilbert Bourson est le garant de nos instants d'éternité. Le livre reposé, son ouvrage commence.

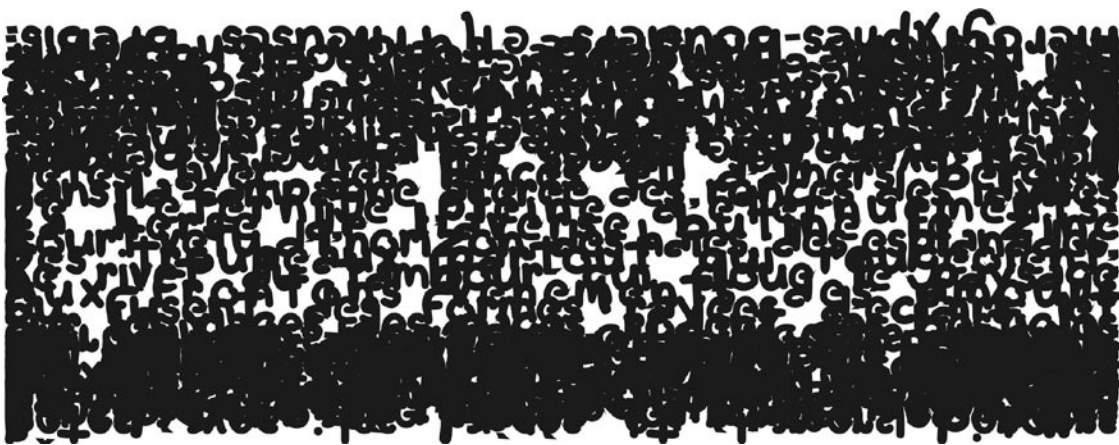
Dans l'inflexion vocale, se joue une expérience du présent. Ce qui le rend déchirant, c'est son inadéquation continuelle. Mais cette dimension accidentelle est sa soif aussi bien. On passe son temps à ouvrir les yeux, à déchiffrer et à tenter de lire, de traverser, les multiples rouges du jour. Notre *White Whale* ?

Pascal Leray

JOIE ROUGE

Das sind die wichtigsten Punkte, die ich Ihnen mitteilen möchte. Ich hoffe, Sie finden das alles interessant und hilfreich. Bitte lassen Sie mich wissen, wenn Sie noch weitere Informationen benötigen. Ich werde mich bemühen, Ihnen zu helfen. Vielen Dank für Ihre Aufmerksamkeit. Mit freundlichen Grüßen, [Name]

Des noces se font dans l'œil voilé des veaux  
Quand l'orage s'annonce, et des égorgements  
D'agneaux dans les genoux des enfants  
Qui s'abritent sous les pèlerines de la peur;  
La fin du monde accote son échelle aux arbres  
Que le vent secoue sur des nuques abruptes.  
Trop de sens, trop de sens, jubile le ruisseau;  
Et d'une blancheur d'os, le tibia de l'éclair  
Assomme cent troupeaux sur les étals cuivrés  
Du pré, où des atours sont rajustés presto  
Sous les monumentaux aqueducs du ciel,  
Par des nudités rauques qui s'égayent vers  
Des abris pas trop sûrs pour sentir  
Peser de tout son poids la colombe de l'arche.





Des noces se font dans l'œil voilé des veaux  
Quand l'orage s'annonce, et des égorgements  
D'agneaux dans les genoux des enfants  
Qui s'abritent sous les pèlerines de la peur;  
La fin du monde accote son échelle aux arbres  
Que le vent secoue sur des nuques abruptes.  
Trop de sens, trop de sens, jubile le ruisseau;  
Et d'une blancheur d'os, le tibia de l'éclair  
Assomme cent troupeaux sur les étals cuivrés  
Du pré, où des atours sont rajustés presto  
Sous les monumentaux aqueducs du ciel,  
Par des nudités rauques qui s'égayent vers  
Des abris pas trop sûrs pour sentir  
Peser de tout son poids la colombe de l'arche.

Gloire, gloire se lit au clair du feuillage  
Même un peu de l'air qui se lève  
Est d'un air qui se lève  
Un air qui se lève  
Ses meches se lèvent  
Gloire, gloire même au clair du feuillage  
Ses cornes se lèvent  
Esquissant le ciel  
Qui est d'un air qui se lève  
Car il est d'un air qui se lève  
A l'air qui se lève  
A l'offrir aux saisons  
n  
a  
a l'amour du poème  
Et les mots de tes seins se  
Gloire, gloire même au clair du feuillage

Bêtes avec des lances et d'amers bergers  
Dans la campagne acérée des ronces des idylles  
De l'éternité pleine d'éternuements ;  
La herse de l'averse butine le zinc  
Court-vêtu d'horizon, des haies, des esplanades,  
Des troupeaux partout qui rougeoient,  
Le rivet du tambour qui cloue le paysage  
Aux frontons véhéments des amours  
Où fusent des formes rayées d'éclairs, et  
Sur les cages des pages, rôdent des bestioles  
Qui lèchent d'une langue noire et orageuse,  
La rouquine frange de ton poulx bordant  
La lisière invisible qu'on sent :  
Hiéroglyphes-bousiers et frileuses brebis.

17

(20/05/07 – *opéra, orage et bestiaire*)

egbgussull dny d'isug ellinollig conlug au d'ocugle  
e. comugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
f. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
g. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
h. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
i. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
j. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
k. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
l. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
m. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
n. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
o. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
p. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
q. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
r. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
s. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
t. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
u. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
v. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
w. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
x. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
y. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
z. d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle d'ocugle  
alcher.

Gloire, gloire se dit au clair du feuillage  
Même un peu défraîchi par les ans, le chagrin  
Est aussi un vin dont le vignoble est toujours  
Un enfant qui tortille pendant son sommeil  
Ses mèches de sarments ;  
Gloire, gloire, même au cœur du vent,  
Ses cornets de pistache entre de jeunes yeux  
Esquivant le regard envieux de celui  
Qui doit quitter la scène où jouer les amours,  
Car la beauté est un tourment qui donne vie  
À la vie qui n'a plus qu'une seule saison  
À offrir aux saisons, que l'amour du poème  
Et les mots de tes seins se caressant eux-mêmes :  
Gloire, gloire à la gloire *des neiges d'antan*.



Des neiges s'ébrouent dans les villages  
Où les loups lèchent les lessives tardives  
Entre les cuisses des brebis ;  
Dans les hangars on tape la belote des morts  
Lorsque le vin du soir coule dans les rigoles ;  
Il y a des formes qui vont enlacées  
Dans les éboulements qui conduisent à rien  
Du côté des taillis où des vélos de femmes  
Cachent leur impudeur sous la rouille ;  
Un remugle d'étoile qu'on lave à grande eau  
Est comme un codicille au bas du chemin  
À côté des églises. Et dans le cimetière,  
Les armes pacifiées reposent sous les pierres,  
Cependant qu'un grand cri monte comme un clocher.

21

[...]



*du même auteur :*

- *(Ici) (poésie)*  
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit  
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)  
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)  
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud  
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*  
Editions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels (*poésie*)  
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Sonates (*poésie*)  
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Congrès (*poésie*)  
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)**

**tél: + 33 (0)5 61 60 28 50**

**fax: + 33 (0)5 67 80 79 59**

imprimé en France par:

**Le chasseur abstrait**

achevé d'imprimer le 24 février 2008

ISBN: 978-2-35554-058-5

EAN: 9782355540585

Dépôt Légal: mars 2009





[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)